Alimentation et christianisme par Jean-Louis Flandrin

L'absence d'interdits alimentaires

Le christianisme se présente aujourd'hui comme n'ayant pas d'interdits dans le domaine alimentaire. Simplement il encourage ses fidèles à se méfier des voluptés charnelles, celles de la table comme celles du sexe, et à se tourner tout entiers vers les joies spirituelles. De fait, non seulement on ne trouve aucun interdit alimentaire dans le Nouveau Testament, mais il a très clairement aboli les interdits hébraïques. (cf. Actes 10,10-16 ; et Romain 14).

Le jeûne et l'abstinence : de la liberté à la réglementation.

Cependant le christianisme a une doctrine concernant l'alimentation : se priver autant que possible des plaisirs gastronomiques. Il faut non seulement éviter la goinfrerie, la gourmandise, mais renoncer même aux voluptés alimentaires les plus légitimes, en jeûnant et en s'abstenant périodiquement des nourritures et des boissons friandes. Ces sacrifices sont à replacer dans le contexte de la guerre que se font perpétuellement la chair et l'esprit dans la vision chrétienne : ils marquent autant de victoires de l'esprit sur le corps, et ce sont ces victoires qui sont agréables à Dieu – à condition qu'elles soient remportées pour lui et non pas par orgueil (cf. Galates, 5,16-25).

Au cours de la basse Antiquité et du haut Moyen Age, l'Eglise a réglementé cette orientation ascétique : en définissant des temps de jeûne (Carême, Avent, Quatre temps, Vigiles, etc.) et de simple abstinence (Vendredi, Samedi, voire Mercredi) ; et en précisant de quels aliments il convenait de s'abstenir : essentiellement de vin et de viande.

Le sang et les viandes non saignées.

On sait moins, cependant, que pendant dix siècles l'Eglise a maintenu l'interdit du Lévitique de manger des viandes non saignées. Sans doute l'a-t-elle fait d'abord dans l'esprit qu'a défini St. Paul en Romains 14 : pour ne pas scandaliser les juifs convertis au Christianisme. Mais de nombreux textes ultérieurs l'ont prescrit très positivement, sous des peines rigoureuses (Actes des Apôtres, 15, 19-20 et 28-29, puis 21, 25 ; Canons apostoliques, canon 63 alias 62 ; synode de Gangres, au VI^e siècle ; 2^e synode d'Orléans, en 533 ; etc.). Au fil des siècles l'interdit ne faiblit pas mais semble au contraire se durcir : selon le concile Quinisexte, en 692, manger du sang vaut à un clerc d'être déposé et à un laïc d'être excommunié. C'est d'autant plus étonnant qu'aucun texte n'a justifié cette prescription.

Et pourtant elle semble être tombée en désuétude peu de temps après, du moins en Occident, puisque le pape Nicolas I^{er} (858-867) a écrit dans sa fameuse **Responsa et consulta Bulgarorum** (n°43) : « *On peut manger toutes sortes de viandes, si elles ne sont pas nuisibles par elles-mêmes* ».

Des documents postérieurs confirment l'abandon de l'interdit en Occident, en même temps que son maintien en Orient, dans l'Eglise orthodoxe que les catholiques appellent « **des Grecs schismatiques** » ; mais aussi chez les « **Grecs unis** », chez les Chrétiens chaldéens ou encore les Ethiopiens, etc.

Autres interdits antiques et médiévaux.

En outre, dans la basse Antiquité et le haut Moyen Age, le christianisme a élaboré des prescriptions alimentaires souvent assez voisines de celles du judaïsme : il a condamné la commensalité entre prêtres et laïcs, entre chrétiens et païens, etc. ; interdit de manger les nourritures souillées par un animal (museau d'une souris, fiente d'oiseau, etc.) ; la chair des animaux immolés sur les autels païens, celle des animaux morts sans avoir été tués par l'homme ; celle d'animaux considérés comme impurs pour des raisons diverses comme les choucas, les corneilles, les cigognes, les castors, les lièvres, les chevaux sauvages ; etc.

Protestants et catholiques.

A partir du XVI^e siècle, les protestants ont réagi contre la réglementation de l'alimentation pour trois raisons. D'abord parce que, par ces mortifications, on aurait essayé d'acheter la grâce de Dieu, grâce que, selon leur doctrine, Dieu distribue librement, arbitrairement, sans être aucunement lié par les bonnes œuvres et les mérites propres des hommes. D'autre part, ils ont refusé la distinction des jours gras et des jours maigres, des jours de fête et des jours de jeûne, qui allait à l'encontre des préceptes de St. Paul sur l'observance des temps (Galates, 4, 10-11). Les protestants entreprenaient parfois des jeûnes privés ou collectifs, mais sans périodicité, et ils ne choisissaient pas pour cela des moments de l'année particuliers. Enfin, ils ont mis en question l'abstinence de viande et de graisses animales, rappelant qu'aux yeux de Dieu toutes les nourritures sont pures.

La réaction protestante contre la réglementation catholique a plutôt durci celle-ci. Bien que, dès le XVIII^e siècle, on constate chez beaucoup de fidèles une interrogation sur la nécessité des périodes de jeûne et d'abstinence, ce n'est qu'après le milieu du XX^e siècle que la doctrine romaine est devenue beaucoup plus souple en ce domaine.